

LA
BOLDUC

LE VIOLON DE MON PÈRE

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Monast, Marie Louise, 1953- , auteur

La Bolduc : le violon de mon père / Marie Louise Monast

Édition originale : 2012

ISBN 978-2-89783-165-3

1. Bolduc, Édouard, Mme, 1894-1941 - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.

PS8626.O522B64 2018 C843'.6 C2018-940254-7

PS9626.O522B64 2018

© 2012, 2018 Les Éditeurs réunis

Photo de couverture : Canada. Office national du film du Canada.
Bibliothèque et Archives Canada, e002282979

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

MARIE LOUISE MONAST

LA
BOLDUC

LE VIOLON DE MON PÈRE



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Les amants du Grand Dérangement, roman historique, 2013

À Isa...

AVERTISSEMENT

À mes lecteurs et lectrices, je tiens à préciser que ce roman n'est pas biographique, mais bien historique. Demeurant fidèle à tous égards aux personnages existants et à ceux qui ont existé, j'ai aussi créé d'autres individus colorés à souhait pour agrémenter l'histoire. Ainsi, toute ressemblance de personnages issus de mon imagination avec des personnes existantes serait fortuite.

Toutes les citations du témoignage à la Cour et des paroles de chansons de La Bolduc dans ce présent ouvrage sont intégrales et respectent l'authenticité de son récit verbal, d'une part, et la conformité orthographique et grammaticale de l'auteure, d'autre part, même si ses textes ont été corrigés par ses filles.

De plus...

«[...] Les (e) dans les textes des chansons signifient qu'elle, «La Bolduc», en fait une syllabe pour compléter les notes musicales.

Les mots entre [] sont ceux que nous n'avons jamais pu déchiffrer exactement. Nous en avons supposé quelques-uns selon l'idée du texte et nous avons transcrit les autres selon ce que nous entendions phonétiquement. Pour cette raison, le sens en est parfois un peu bizarre [...]»

Lina Remon et Jean-Pierre Joyal,
Paroles et musiques : Madame Bolduc, page 33.

*J'ai chanté sur tous les tons
Bien plus que trois cents chansons
J'ai pensé comme de raison
Mettre d'la gaieté dans vos maisons
Pour oublier la dépression
Depuis les dernières élections
On va changer nos vieux chaudrons
Et renouveler tout c'qui a plus bon*

(Extrait de *Le nouveau gouvernement*,
chanson jamais enregistrée de La Bolduc)

1

L'INSTITUT DU RADIUM

*Si v's êtes comme ça mes amis
Ça veut dire qu'vous êtes mal pris
J'ai un conseil à vous donner
Vous êtes mieux d'vous faire soigner
Avant que ça y aille trop loin
Allez voir le médecin
Quand on attend trop longtemps
Ça finit par un enterrement*

— Allez ! Tous ensemble !

Appuyée lourdement sur mes béquilles et malgré un rhume de saison qui affecte ma voix, je sollicite aussitôt la participation de mes spectateurs pour la grande finale. Sans trop se faire prier, des voix chevrotantes et dissonantes se mettent à chanter le dernier refrain avec ferveur. Une étincelle de joie brille tout à coup dans les yeux de chacun. On oublie pour un court moment le cancer, le temps d'un refrain, d'un sourire. Instant magique de pur bonheur...

*Pis j'en ai un su'l'bout d'la langue qui m'empêche de turluter
Pis ça me fait bégay gay gay gay bégay gay gay gay bégayer*

Enthousiasmé, mon public, composé de quelques femmes et hommes aussi malades, sinon plus, que moi, m'applaudit. Les éclats de rire se mélangent aux « Bravo ! » et aux « Hourra pour La Bolduc ! » Toujours soutenue par mes béquilles, je me risque à exécuter avec une maladresse volontaire une révérence théâtrale en guise de remerciement. Bien sûr, le fauteuil roulant n'est pas très loin derrière moi en cas de chute. Tous s'esclaffent de plus belle devant ma comédie.

— Merci, mes amis! À demain, si Dieu le veut!

— Merci, Mary! À demain! me répondent-ils tour à tour.

Quel bonheur de pouvoir encore chanter quelques bribes de mes compositions! Oh! je ne chante évidemment plus aussi bien qu'avant, mais je chante toujours. Parfois, j'inverse les couplets ou je me trompe de paroles. Personne ne m'en tient rigueur ici; cela, je l'apprécie beaucoup parce que le moment présent est précieux. Oui, très précieux. Mon nouveau défi est de garder le moral même si j'ai dû reléguer mon harmonica au fond d'un tiroir à cause de cette douleur persistante au thorax qui m'essouffle un peu plus tous les jours. Bien sûr, cela m'attriste énormément, puisque ce dernier abandon a signé une certaine perte d'autonomie. Mes tremblements perturbent considérablement ma préhension maintenant.

À regret, je quitte le petit salon, heureuse d'avoir pu mettre un peu de baume sur les afflictions morales des cancéreux, faute de pouvoir guérir leur maladie physique, hélas!

Je m'étais donné comme mission d'encourager du mieux que je le pouvais le petit peuple. Ma vocation a été, est et sera toujours de faire rire et sourire les malheureux et les pauvres grâce à la magie des mots et de la musique. Ces braves gens ont été trop souvent rabroués par les élites. Qui sait? Un jour, peut-être, mes chansons trouveront des oreilles attentives au sein du gouvernement, et des ministres responsables briseront les chaînes du cercle vicieux de la pauvreté: pas d'éducation, pas de travail; pas de travail, pas d'argent...

Tout en me traînant lentement vers ma chambre, un petit pas à la fois, je continue ma sérieuse réflexion sur le sort des Canadiens français. Je lève la tête en soupirant. Dieu que ce corridor me semble plus long que d'habitude! Malgré la grande fatigue et l'insupportable douleur qui m'épuisent sans répit, malgré ce maudit cancer qui me paralyse sournoisement un peu plus chaque jour, je m'efforce de garder le sourire parce

que la plupart des portes sont grandes ouvertes. Les patients lancent des « Merci ! » et des « Bravo ! » sur mon passage.

— Madame Bolduc, il est grand temps que vous vous reposiez. Le souper est dans deux heures. Je vous aide pour vous ramener à votre chambre ?

La blonde infirmière m'offre de me reconduire à mon lit dans un fauteuil roulant. Je refuse poliment son aide. Malgré mes souffrances, je tiens à ma fierté et à ma dignité. Je suis encore capable de me tenir debout et de me déplacer, quitte à me traîner les pieds à en user mes pantoufles et le plancher.

— Vous pouvez m'accompagner jusqu'à ma chambre, mais je tiens à marcher seule avec mes béquilles.

— Oh que oui ! Je vous suis, madame ! dit-elle en chantonnant. C'est l'heure de votre injection.

À peine mon souhait orgueilleux formulé que des spasmes assaillent mon frêle corps qui se met tout à coup à trembler. J'en échappe mes béquilles. Vigilante, garde Bégin glisse aussitôt sous mes fesses le fauteuil roulant dans lequel je m'affale.

— Bravo ! m'annonce-t-elle. Pas de quinte de toux cette fois-ci. Une première aujourd'hui.

J'arrive dans ma chambre où, la veille, une jeune femme dans la trentaine est morte dans les bras de son mari. « Bientôt mon tour », ai-je pensé alors. On n'y peut rien lorsqu'on s'envole de cette terre. Le deuil appartient aux humains et non aux défunts.

Garde Bégin m'aide à me mettre au lit. J'ai mal. Très mal. Trop mal. Après le rituel des signes vitaux, elle me fait LA piqûre du bonheur. C'est le nom que tous les malades cancéreux à l'Institut du Radium lui donnent parce qu'elle procure quelques heures de soulagement. Je soupire une fois, deux fois...

— Nous sommes quel jour ?

— Mercredi.

Je regarde l'infirmière en hochant la tête.

— Je veux savoir la date, s'il vous plaît.

— Bien sûr ! lance-t-elle. Nous sommes le 29 janvier.

Je hoche encore la tête tout en soupirant. Je sens la chaleur réconfortante de la morphine monter dans mon bras jusque dans mon cœur et ma tête. Je soupire encore tout en savourant l'effet céleste que le narcotique octroie à mon corps malade.

— Déjà ! Ça fait plusieurs semaines que je suis hospitalisée.

— Reposez-vous, madame Bolduc. Vous en avez grandement besoin.

Elle quitte ma chambre en fermant la porte derrière elle. Maintenant seule, j'ai tout mon temps pour repenser à ma vie. Le médicament continue à me détendre les muscles, permettant ainsi à la douleur de s'estomper en douce. Mon esprit, lui, décide de vagabonder d'un souvenir à un autre, évoquant les tribulations des années maigres et le dur labeur des années grasses.

Je ne sais pas pourquoi je me suis toujours sentie fondamentalement heureuse. Est-ce parce que, toute ma vie durant, j'ai été consciente qu'il y aurait toujours des femmes plus jolies que moi, des femmes plus riches possédant des maisons et des véhicules plus luxueux grâce à un mari fortuné, des femmes plus instruites et éduquées que moi, la très populaire madame Édouard Bolduc, dont les enfants réussiraient sans l'ombre d'un doute mieux que les miens à l'école ? Et alors ? Cela avait-il changé quelque chose dans ma vie ? Non. Que Dieu me pardonne ! J'ai souvent pensé que la haine pouvait habiter le cœur de la plus jolie des femmes, que la plus fortunée des épouses pouvait être stérile, voire se sentir terriblement seule. Loin de ressembler à une starlette blonde et svelte de Hollywood, mon physique particulièrement robuste m'avait été

utile à plusieurs occasions. J'avais hérité des gènes irlandais du côté paternel. On compte plusieurs géants dans cette famille. Ce n'est pas pour rien qu'enfant Daddy Lawrence me surnommait Frank. J'étais sa « fille-gars » capable de travailler comme un homme. Je n'avais pas peur de me salir les mains. J'avais dû en impressionner plus d'un dans ma jeunesse avec ce corps costaud, qui imposait le respect chez certains et la crainte chez d'autres. Cela ne m'avait pas empêchée de me marier et d'avoir des enfants. N'ai-je pas aussi porté plusieurs chapeaux à la fois ? Épouse, mère de quatre beaux et bons enfants – Denise, Lucienne, Réal et Fernande – et grand-maman en prime d'un petit-fils prénommé Norman. Quel bonheur ! Puis j'ai été marchande publique aussi, c'est-à-dire une artiste itinérante. Le privilège de cette étiquette m'avait permis de me soustraire à la tutelle de mon mari et de gérer mon argent comme bon me semblait. Cela m'avait aussi permis de voyager beaucoup avec mes troupes de ville en village et de chanter tout haut ce que le petit peuple pensait tout bas. De plus, les redevances de ce travail avaient contribué à bonifier le bien-être de ma famille, même pendant la terrible crise économique qui suivit le krach de 1929, où le chômage régnait en maître.

Ma vie a été bien remplie. Je ne regrette rien, non, rien du tout.

Le feu sacré du bonheur brûle encore en moi, et il me faut à tout prix le partager. Mommy disait qu'un enfant ne pouvait donner ce qu'il n'avait pas reçu. Il faut croire que j'ai beaucoup reçu pour vouloir tant donner.

Ah ! ce que la vie passe vite ! Pourquoi cette nostalgie soudaine de mon passé ?

— Oh Daddy ! Oh Mommy ! Vous me manquez tellement...